

Changer de métier, du fantasme au projet

Héloïse Lhéréty - Mis à jour le 20/11/2013

source : http://www.scienceshumaines.com/changer-de-metier-du-fantasme-au-projet_fr_31671.html

Article issu du numéro - Mensuel N° 254 - décembre 2013 - Reprendre sa vie en main



Huit salariés sur dix se disent tentés de changer de métier. Pourtant, en France, peu passent à l'acte. Qu'est-ce qui les fait rêver ? Qu'est-ce qui les freine ?

Avant, Fanny était journaliste. De sa voix ferme et chaleureuse, elle présentait les informations sur les ondes de Radio France. Elle gagnait un joli salaire, jouissait de notoriété, avait même reçu un prix prestigieux de reportage. Mais depuis septembre, tout a changé. La jeune femme enseigne. À 33 ans, à la naissance de son premier enfant, elle a passé le concours de professeur des écoles et exerce cette nouvelle activité dans le Sud de la France. Elle en parle avec la clarté de ceux qui ont suffisamment mûri leur projet pour l'assumer sans réserve. Motivations personnelles et professionnelles se sont imbriquées pour déclencher le mouvement. « *Sur le plan personnel, je souhaitais pouvoir être davantage présente à la maison, dans l'idée de fonder une famille, explique-t-elle. Et sur le plan professionnel, j'éprouvais le besoin de me sentir plus utile, que ma vie serve à quelqu'un ou à quelque chose.* » L'enseignement la « titillait », la fonction publique la rassurait, son compagnon la soutenait dans son projet. Elle a sauté le pas avec bonheur.

Tout le monde, ou presque, se verrait bien changer de métier. Quitter la banque pour la boulangerie, la police pour la scène, l'hôpital pour l'hôtellerie... Il suffit de tendre l'oreille pour se convaincre que les volontaires sont légion. Une récente étude Ipsos pour l'Association nationale pour la formation professionnelle des adultes (Afp) confirme cette tendance : 82 % des Français se reconverteraient volontiers (1). Leurs motivations s'enchevêtrent et se ressemblent : donner plus de sens à son quotidien, se sentir libre dans la gestion de son travail, ne plus subir les remarques pénibles d'un chef incompétent, mieux équilibrer vie professionnelle et vie familiale, reprendre en main ses rêves d'enfants pour se tricoter un destin plus seyant...

La théorie *pull-push*

Un colloque a réuni récemment sociologues, économistes, psychologues, DRH et politiques sur le changement de métier (2). Ils se sont montrés embarrassés face au caractère massif du phénomène. Que faut-il y voir ? Face positive, les Français sont mobiles et créatifs. Face négative, ils sont mal dans leur travail, inconstants dans leurs désirs. « *Toute bifurcation est ambivalente*, décrypte Jean Pralong, psychologue et titulaire de la chaire Nouvelles carrières à la Rouen Business School. *On fuit quelque chose, en même temps*

qu'on est attiré par autre chose. » C'est la « théorie du *push and pull* », empruntée à l'économie comportementale. La dynamique « *push* » est défensive : mon secteur d'activité, en crise, m'offre peu de perspectives ; il est temps de prendre la poudre d'escampette. Le quotidien professionnel peut aussi susciter une forme de désenchantement, émotion mise en lumière par l'anthropologue britannique David Graeber dans son enquête sur « le phénomène des jobs à la con » (*bullshit jobs*) (3) : en plus de s'ennuyer au travail, on a du mal à percevoir sa propre utilité dans la chaîne de valeur. Cette crise offre l'occasion de repenser ses priorités en milieu de vie, surtout si une épreuve personnelle vient s'en mêler, tels un divorce, un deuil ou une maladie.

À l'inverse du « *push* », la dynamique « *pull* » est offensive : je me sens attiré par un métier et il est temps de m'y mettre. Il s'agit souvent d'une vocation contrée ou d'une pratique jusque-là bénévole. L'aide sociale, les métiers du soin et de la petite enfance, l'enseignement, le commerce de proximité, l'artisanat, l'hôtellerie et la restauration font partie des secteurs qui suscitent le plus de « secondes carrières ». Ces métiers sont perçus comme plus authentiques ; ils offriraient des rapports plus sains aux choses et aux autres que la finance ou la grande distribution, par exemple.

Du désir de changer au passage à l'acte

Cependant, il existe un monde entre le désir de changer et le passage à l'acte. Deux tiers des projets de reconversion volontaire présentés aux services de ressources humaines n'aboutissent pas, sans compter tous ceux qui n'arrivent pas jusqu'à ce stade de formalisation (4). La majorité des personnes se contentent donc de construire des châteaux en Espagne plutôt qu'un projet professionnel réaliste : « *Dans les conditions actuelles, se reconvertir volontairement revient à sauter dans le vide sans combinaison ni parachute* », justifie Jean-Christophe Sciberas, président de l'Association nationale des DRH (ANDRH), mettant le doigt sur le manque d'accompagnement individuel. Constat partagé par Yves Barou, président de l'Apfa : « *Ce qui inquiète les salariés, avant de s'engager dans une reconversion, est le défaut d'aide pour s'orienter et se former.* » La plupart des formations accessibles aux adultes *via* le droit individuel à la formation (Dif) s'avèrent trop émiettées pour permettre à quiconque de planifier un projet d'envergure.

Mais les défaillances institutionnelles n'expliquent pas tout. Les freins les plus puissants sont personnels. « *La peur de l'échec constitue la première des résistances* », souligne J. Pralong. Redevenir débutant à 40 ans, s'arracher au confort d'un CDI, gagner moins, s'éloigner des relations amicales, obliger sa famille à suivre présume une certaine dose d'héroïsme... Pour peu qu'elle suppose un déménagement, la bifurcation oblige à repenser sa vie, voire sa propre identité. « *La notion même de reconversion professionnelle porte en elle l'idée de conversion*, souligne Catherine Négroni, sociologue, auteure d'une thèse sur le sujet. *Celui qui s'y engage doit se prendre en charge de façon globale et faire un véritable travail sur soi.* »

Le regard des autres, l'image sociale de soi, inhibe enfin bien des initiatives. Depuis quelques années est apparue une expression, le « plancher de verre ». Cette métaphore désigne une forme de résistance symbolique : il n'est pas si simple d'assumer de « descendre » socialement, en passant par exemple du statut d'analyste financier à celui de boulanger, quel que soit son goût pour la baguette. L'ombre du déclassement plane. Elle suscite des dénigrement. Beaucoup d'envies se trouvent ainsi bridées par la peur de se retrouver rejeté par ses proches et pairs... Seule une grande assurance personnelle permet d'y faire face.

Il reste que le changement de métier, malgré les résistances, progresse en France. Il est à la fois plus courant et mieux accepté. Le principe même de la mobilité porte en lui quelque chose de rassurant : au fond, rien n'est jamais définitif, pas même un éventuel échec. On peut toujours recharger de cap. Certaines trajectoires se construisent uniquement ainsi, en un zigzag plus ou moins joyeux. Fanny, la journaliste reconvertie dans l'enseignement, n'exclut pas, à 50 ans, d'ouvrir une librairie. « *On a tous plusieurs vies possibles, pourquoi ne pas les expérimenter successivement ?* »

Changer de job..., changer de vie ?

La bifurcation professionnelle a pour particularité de déborder largement le seul domaine du travail. La sociologue Claire Bidart la définit comme « *l'apparition d'une crise ouvrant un carrefour biographique imprévisible dont les voies sont elles aussi au départ imprévues (...), au sein desquelles sera choisie une issue qui induit un changement important d'orientation* (1) ». La bifurcation se caractérise par une prise de décision, souvent annoncée par un événement qui ouvre d'autres interprétations du réel. Selon la sociologue Catherine Négroni, « *le rôle des autres est prépondérant dans les choix qui vont être faits, ils accompagnent le passage d'un état d'indécision à la construction du projet* (2) ». Dans le processus de bifurcation, sont déterminants les événements marquants (ou « tournants de l'existence », comme les accidents), les événements déclencheurs tels que les naissances, les divorces, et aussi les opportunités. Aussi, les autres jouent un rôle décisif : les rencontres amoureuses, le rôle du conjoint et les soutiens de l'entourage (parents, enfants, collègues). C. Négroni distingue cinq phases dans le processus de reconversion volontaire : la « vocation contrée », le « désengagement », la « latence », la « bifurcation » et le « réengagement ». Caroline, 37 ans, issue d'un milieu ouvrier et détentrice d'un baccalauréat, devient ainsi, après seize ans dans la vente, cadre attachée aux ressources humaines (3). Chez elle, la vocation contrée s'exprime par le sentiment d'un décalage entre son monde d'origine et celui de l'école où elle apprend. « (Chez moi), *on avait des conversations limitées, on n'avait pas de conversations intellectuelles.* » Parce qu'elle veut entrer dans la vie active pour gagner son indépendance, elle intègre un poste d'hôtesse de caisse. « *J'ai raté mes études* », regrette-elle. Selon la sociologue, la vocation contrée s'exprime par des récits empreints de frustration, de regrets, de souffrance vécue au travail qui entraînent un processus de désengagement, un désinvestissement du poste occupé. Caroline ne perçoit ni progression intellectuelle, ni promotion salariale, sans compter que ses horaires sont incompatibles avec la garde de ses enfants. Vient alors la phase de latence qui correspond à l'examen de la prise de décision comprenant des tergiversations et des hésitations. Après seize années de travail dans diverses entreprises, passant de caissière à responsable du personnel, Caroline fait un bilan de compétences. Son conseiller l'oriente alors vers un troisième cycle en ressources humaines. Mais il s'écoule encore du temps et ce n'est finalement qu'à 34 ans qu'elle commence la formation proposée. La réelle bifurcation, où se concentre le rôle des événements déclencheurs et des autres, se manifeste par un revirement total dans sa vie professionnelle et privée. Le mois où elle débute sa formation, Caroline divorce et déménage avec ses enfants. « *Est-ce un hasard ou une opportunité, ça, c'est vrai qu'il y avait six mois j'avais entamé une remise en question totale personnelle. Où j'en suis ?* » Les coïncidences des biographies professionnelle et personnelle n'échappent pas à la sociologue qui analyse : « *Parvenir à faire des études tout en étant une femme, c'est pour Caroline rompre avec le modèle familial qui est que les garçons poursuivent leurs études et que les filles travaillent* (4). » Vient alors la dernière phase, celle du réengagement qui correspond à la réorientation de l'individu. Durant sa période de formation, Caroline postule à un poste de chargée de recrutement et elle passe plus de temps le week-end avec ses enfants, qu'elle emmène au théâtre. « *Je crois que je me suis réveillée* », dit-elle. Si les crises de couple ont une incidence sur la vie personnelle et professionnelle, « *l'intervention des histoires d'amour sur les trajectoires professionnelles, venant perturber les projets ou précipiter des décisions, est par ailleurs tout à fait récurrente* » (5).

(1) **Claire Bidart**, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 120, 2006/1.

(2) **Catherine Négroni**, *Reconversion professionnelle volontaire. Changer d'emploi, changer de vie : Un regard sociologique sur les bifurcations*, Armand Colin, 2007.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) **Claire Bidart**, *op. cit.*

Déborah Corrèges